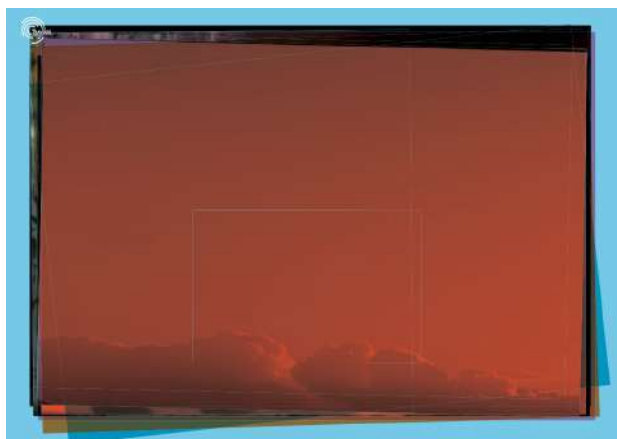
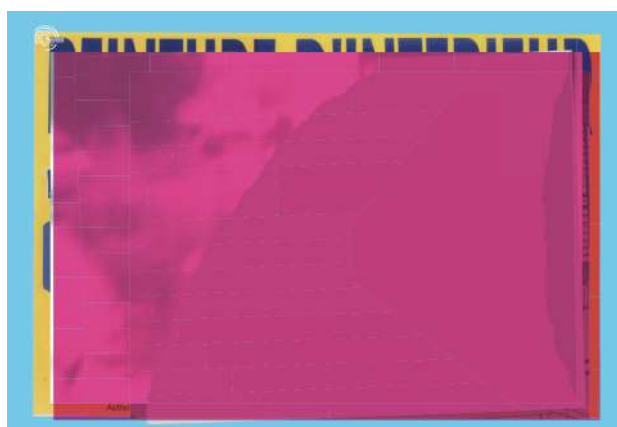


NERA

*Je laisserai
toutes sortes d'oiseaux
voler chez moi*



Vernissage - Vendredi 26 juin à 18h
Exposition - du 27 juin au 11 juillet 2026
Centre d'art contemporain d'Alfortville – La Traverse

Sommaire

<i>Je laisserai toutes sortes d'oiseaux voler chez moi.....</i>	2
Parcours d'exposition.....	4
Commissariat d'exposition.....	11
Les artistes.....	12
Les visuels.....	17
Le catalogue.....	20
Programmation autour de l'exposition.....	22
Nos partenaires et nos financements.....	23
Informations pratiques.....	24
Contacts.....	25



Je laisserai toutes sortes d'oiseaux voler chez moi

Je laisserai toutes sortes d'oiseaux voler chez moi. Je ne fermerai jamais les fenêtres et le vent enveloppera toujours mes pas.

Dans la pièce des souvenirs, je mettrai mes jours. Qui voudra me parler de mon premier jour, après avoir joué de l'ocarina, pourra entrer chez moi. S'il ne piétine pas mes oiseaux ni mes jours, je serai heureux de lui parler.

Toute la maison sera d'une seule couleur, seule ma chambre aura un mur d'une autre couleur qui sera un peu comme la couleur du temps.

Giuseppe Penone, *Respirer l'ombre*, 2000 [1969]

Le collectif NÉRA est ravi de présenter l'exposition *Je laisserai toutes sortes d'oiseaux voler chez moi*, qui réunit des œuvres créées par les étudiant·es de l'École des Arts Décoratifs – PSL et de l'École des Beaux-Arts de Paris, en partenariat avec le Master 2 professionnel « L'art contemporain et son exposition » de Sorbonne Université, au sein duquel le collectif a été formé. Cette exposition prend comme point de départ l'observation des œuvres présentées par les étudiant·es des deux écoles partenaires du projet : l'École des Arts Décoratifs – PSL et les Beaux-Arts de Paris.

L'exposition se construit autour d'une expérience commune à tous·tes : vivre un état de transition. Il s'agit d'un moment d'instabilité, où la construction et l'aboutissement existent à l'unisson. Cet état d'entre-deux, poreux, n'est fixé ni dans une temporalité ni dans une direction définie. Cette réflexion entre aussi en résonance avec un moment particulier vécu à la fois par les artistes et par les commissaires de l'exposition, pour la plupart marqué·es par la sortie d'un cycle et l'entrée vers un avenir professionnel encore ouvert.

Cette réflexion s'appuie sur la notion de « traversée » formulée par le philosophe camerounais Jean-Godefroy Bidima, qui s'intègre dans un refus des frontières figées ; à la fois entre les territoires mais aussi entre les cultures, les identités. On ne s'installe donc jamais dans un lieu mais on le traverse : on y entre pour le parcourir et en sort transformé·e. Imaginons le·a navigateur·ice qui ne vit ni sur la rive en amont, ni sur celle en aval, ni même sur le fleuve lui-même : il réside dans le mouvement de son courant.



« La traversée se définit sans départ ni arrivée, elle est multiple et exponentielle. C'est une faille toujours ouverte dans le temps et l'espace. »¹

La narration, adoptée comme méthodologie, occupe une place importante tant dans les œuvres que dans la démarche du collectif NÉRA. Raconter devient une manière de traverser cet état transitoire, ou d'imaginer d'autres possibles. Les rêves, l'invocation des imaginaires ou la mémoire du vécu personnel deviennent des supports pour évoquer des histoires.

Les œuvres réunies explorent différentes manifestations de ces états. Certaines s'appuient sur des histoires ou des objets « réconfortants » avec lesquels nous avons grandi ; d'autres révèlent des émotions inconfortables ou des collections personnelles exposées au regard extérieur. Certaines renvoient à des déplacements géographiques en ré-invoquant des moments ou des espaces du passé qui ne reviendront plus. D'autres abordent des fluctuations identitaires, tandis que certaines convoquent des imaginaires futurs, possibles ou irréels. Plusieurs œuvres laissent également apparaître une attention portée aux manières d'habiter un territoire, de coexister avec le vivant ou de penser les traces laissées par les activités humaines. Enfin, certaines œuvres explorent la perception du temps souvent de manière non linéaire. Ensemble, elles composent un assemblage de traces d'expériences traversées.

C'est dans ce cadre que le titre de l'exposition prend tout son sens, *Je laisserai toutes sortes d'oiseaux voler chez moi*, d'un poème de Giuseppe Penone. « Laisser voler », implique un accueil de l'instable, de ce qui traverse un espace sans se fixer, « toutes sortes d'oiseaux » deviennent l'image des mémoires, des récits ou des identités évoqués par les œuvres. Ces éléments sont alors accueillis « chez moi », formulation qui renvoie au lieu de l'exposition, pensé comme un espace poreux, ouvert sur l'extérieur, capable de recevoir des expériences multiples pour les laisser coexister. Le « je », enfin, renvoie à une expérience vécue comme singulière, chacun·e ayant expérimenté une forme de transition.

¹ Jean-Godefroy Bidima, "De la traversée : raconter des expériences, partager le sens", *Rue Descartes*, n°36, 2002/2, p. 7-18.



Parcours d'exposition

L'exposition se déploie dans un espace pensé comme une expérience en soi. Le parcours impose une circulation particulière : après avoir traversé les différentes salles, le·a visiteur·euse se retrouve face à un cul-de-sac. Il n'existe pas de sortie directe. Pour quitter l'exposition, il est nécessaire de la parcourir à nouveau en sens inverse, afin de revoir les œuvres autrement. Ce dispositif prolonge physiquement la notion de traversée : revenir devient une autre manière de voir, et le passage ne cesse de se rejouer. Dans l'ensemble du parcours d'exposition, Antoine Cléret est alors invité à faire muter les espaces discrets de La Traverse.

Salle 1 - Ici, déjà, le dehors

Dès l'entrée, les dessins de Rada Borissova matérialisent le seuil et laisse au·à le·a visiteur·euse le choix de son parcours. L'extérieur y est pensé doublement : comme environnement naturel et comme figuration de l'ailleurs, qu'il soit réel ou imaginaire. Rada Borissova, Antoine Cléret et Justin Marconnet travaillent

à partir d'objets, matières, souvenirs, images, récits ou traces du quotidien provenant de cet ailleurs. Par cette collecte, iels produisent un savoir, un témoignage sur le monde au moment même de sa création. Une fois déplacés et réassemblés autrement, ces éléments donnent naissance à de nouvelles histoires, ouvertes vers le dehors. Balthazar Gousseff, à l'inverse, ne prélève pas directement ces éléments mais crée des espaces d'hors-champ à travers le son.

Les travaux de Maëlle Lucas Le-Garrec, Éléonore Coyola et Anna Giner renvoient à des pratiques de narration. Maëlle Lucas Le-Garrec s'appuie sur des récits traditionnels bretons transmis de génération en génération. Éléonore Coyola développe un imaginaire de créatures entre le réel et le virtuel. Anna Giner, quant à elle, imagine un futur dans lequel les arcs-en-ciel auraient disparu, à partir duquel elle construit une tentative de reconstitution de ce monde perdu. Cette dernière travaille la manière dont les récits ont un pouvoir de transformation des rapports avec l'imaginaire, le paysage et la relation au monde.

Enfin, la forme est éprouvée par une absence de fixation. Elle est travaillée par Justin Marconnet lorsque la structure de *désir* (2026) se voit déclinée sous des ouvertures

variées, par Éléonore Coyola qui module des brins d'herbe qu'elle recompose dans *Numbers tell a different story* (2025).

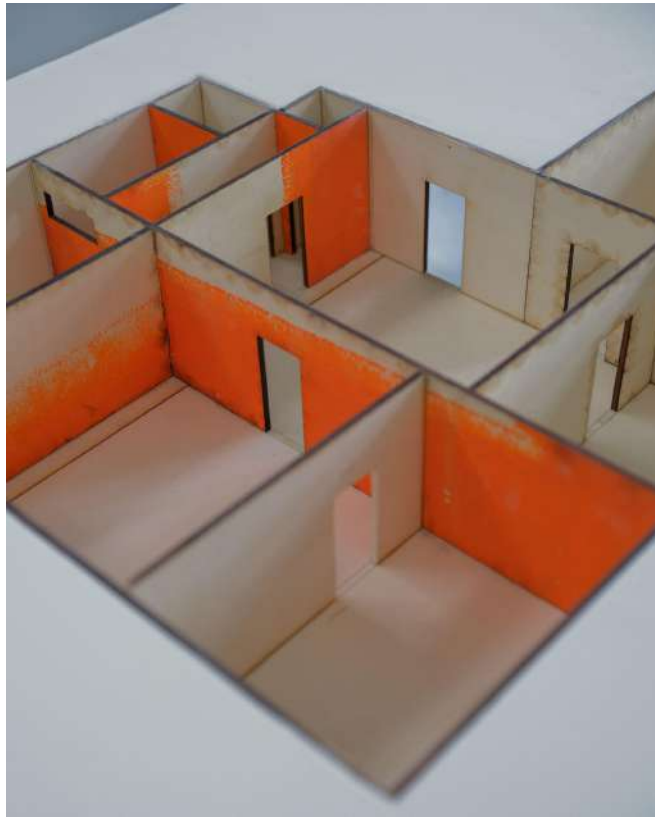


Maëlle Lucas-Le Garrec (1997 -), *Je n'ai ni désir ni mal*, 205 x 54 x 23 cm, Bois, 2026.

Salle 2 - Préambule nostalgique

Le·a visiteur·euse poursuit sa traversée dans cette deuxième salle, singulière en ce qu'elle abrite l'accueil du centre d'art : c'est là, sur la gauche, que se trouve *Looking for a place* (2023-2024) d'Elene Lapiashvili. Pensée comme une ouverture à la salle 3, son œuvre introduit le·a spectateur·ice à travers une architecture domestique de l'intime. À ses côtés, cohabite une œuvre de l'artiste Antoine Cléret qui investit cet espace singulier d'une de ses *Emprises* (2025) à l'image d'un repère survivant aux altérations du temps. Quand les souvenirs submergent ou l'affection devient claustrophobique, Éléonore Coyola permet d'y échapper à travers l'un de ses *Bottom of the 9th* (2024), véritable portails libérateurs.

Ce qui se donne à voir ici, ce sont les vestiges d'une vie d'avant le souvenir. L'espace liminal suspend le temps, le plie et l'égare ; et emporte avec lui le·a visiteur·euse perdu·e dans les méandres de la nostalgie.



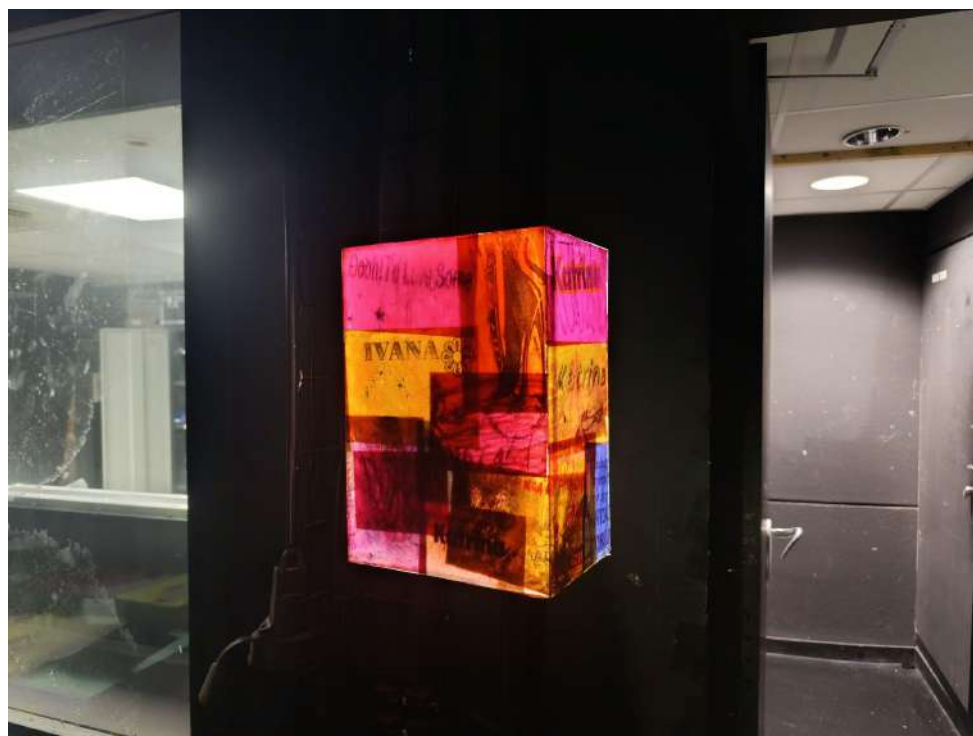
Elene Lapiashvili, *Looking for a place*, 2023, bois, enduit de jointoiment, 155cm x 65 cm x 12 cm

Salle 3 - Que faire de sa réalité ?

Dans cette salle plongée dans le noir, comment les images incarnent-elles des formes ou des signes de mémoire intrinsèques ?

L'artiste Elene Lapiashvili montre *Sleep, echoing with footsteps* (2026), un film autour d'une ville qu'elle imagine, oscillant entre rêve lucide et souvenir perdu : les lieux réapparaissent fragmentés, liés au temps et à l'effacement. Autour, les caissons lumineux de l'artiste Rada Borissova, prolongent ses *Drawings* (2024-2025) qui ouvraient le parcours à l'entrée de la Traverse. Ils évoquent des signes porteurs d'une identité politisée et meurtrie. À travers des archives, elle mobilise des références culturelles rendant visibles des récits et figures souvent absent·es ou marginalisé·es dans l'histoire de l'art. L'union des œuvres de ces œuvres provoque une immersion totale dans les réalités construites sur les résidus

intimistes des deux artistes. Dans cette pièce, elles utilisent la mémoire pour pallier sa perte.



Rada Borissova *Drawings*, 2024-2025, série de 5 caissons rétro-éclairés, dessins.

Salle 4 - Bêtes apprivoisées

La maison est le point de départ des artistes de cet espace. En partant de celle trop lourde de la tortue de Jeanne Bayeart – qui renvoie aux espaces domestiques trop peu adaptés aux corps animal – le lieu de vie est aussi envisagé comme lieu de fuite, permise alors par *Bottom of the 9th* (2024) d'Eléonore Coyola ainsi que comme des territoires où les histoires, les légendes persistent dans le corps et l'héritage de ceux qui y résident tel que le montre *Ma bouche est pleine de diables* et *Pardon et excuse* de Maëlle Lucas-Le Garrec.

Les animaux présents dans cette salle – ou dont les traces y subsistent – incarnent des états émotionnels : apaisement, inconfort, ambivalence. Car le chez-soi est aussi cela : un espace où les sensations peuvent enfin se déposer, où le corps se relâche de ce qu'il porte. Ni tout à fait refuge, ni tout à fait abri, il offre une forme de *catharsis* silencieuse – le lâcher-prise comme seule manière d'habiter pleinement.



Jeanne Bayeart, *If there's no future, there's always a memory*, 2024, Cadre en verre, plastiline, 40 x 70 x 3 cm

Salle 5 - L'intime

La mythologie, en créant du commun, ouvre aussi des espaces d'intimité. Chez les deux artistes présentés dans cette salle, les objets du quotidien portent une histoire propre : ils révèlent des identités, des souvenirs et une charge personnelle qui s'inscrit dans l'espace privé, d'un chez-soi où l'intérieur et l'intimité se confondent.

Malek Abdelmajeed, sans chercher l'hommage ou la sublimation, superpose et joue avec ces objets issus de la culture populaire de l'enfance. Ces éléments ordinaires, souvent fabriqués en série, deviennent le reflet d'une mémoire vécue. Par l'utilisation de figurines ou matériaux standardisés, conçus pour s'adapter au plus grand monde, ces objets sont ici rendus personnels par un soin singulier que leur porte Malek Abdelmajeed.

Ce rapport presque charnel à la matière se retrouve également dans les pièces d'Aly Kahtane, convoquant le métal et le verre pour montrer ce que les rigueurs administratives font au corps. Aly Kahtane construit avec soin des objets utilitaires,

adaptés à lui, familiers de l'environnement domestique, mais qu'il transforme en reflets intérieurs et en outil de construction identitaire.

Métal, verre, plastique deviennent alors des matières chargées d'histoires sociales, industrielles ou genrées. Issus de la fabrication standardisée, ces objets débordent leur fonction première : ils témoignent d'une intimité construite, et des mécanismes de normalisation, d'appartenance et de mémoire qui traversent les corps autant que les espaces privés.

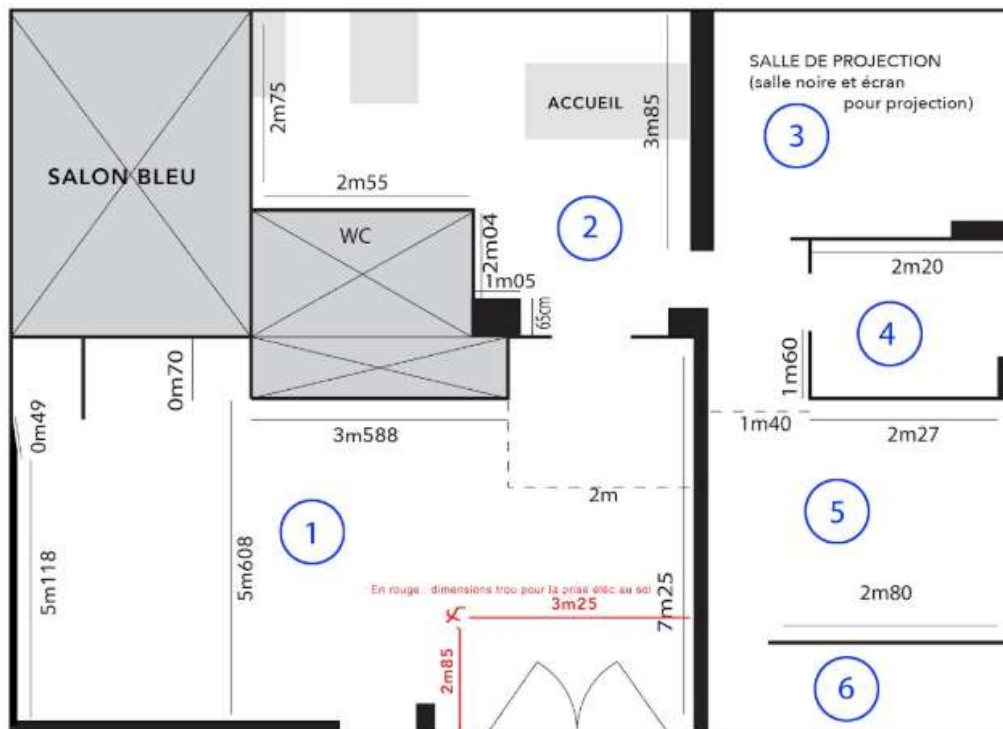


Aly Kahtane, *Bureau des plaintes*, acier, verre, 84 x 40 x 40 cm.

Salle 6 - Le temps n'est pas fini

La première traversée s'achève sur un couloir sans issue, habité par *Echostasis* (2026) de Pierre Sérot. Après être passé·e devant la barre de métal remplie de soufre – matière gravitant toujours entre le poison et la guérison – le·a visiteur·euse se retrouve face à son propre reflet. Dans les *Propositions d'Epictète* de 1609, se réfléchir signifie revenir sur sa pensée pour approfondir. Il s'agit d'un retour sur soi-même permis par la lumière autant que par nos pensées et notre perception. La réflexion est une boucle qui renvoie à la question du temps circulaire emprunté à la perception du temps qu'au monde animal, et que cette exposition invite à explorer pour mieux la regarder. Et s'il était temps de parcourir l'exposition dans l'autre sens ?

Plan du CAC de la Traverse





Commissariat d'exposition

NÉRA est un collectif curatorial composé de 12 étudiant·e·s qui s'est formé au sein du master professionnel « L'art contemporain et son exposition » de Sorbonne Université. Organisé en différents pôles (administration, communication, édition, médiation, production, programmation), le collectif a pour ambition de porter de jeunes artistes au début de leur parcours professionnel, en soutenant la production de leurs œuvres et en leur offrant un espace de visibilité, tant par l'exposition que par l'édition du catalogue qui accompagnera le projet.

NÉRA est un acronyme qui réunit les notions de Narration, Édition et Recherche Artistique, trois axes qui structurent notre pratique et notre manière d'envisager l'exposition comme un espace de production de sens et de relations autant que de formes. La Narration renvoie à la construction de récits pluriels. L'Édition est la notion qui renvoie à l'importance accordée aux formes imprimées. Enfin la Recherche Artistique rappelle notre approche réflexive qui lie création et histoire de l'art.

Le nom NÉRA fait également référence à un imaginaire du fleuve, ce long cours d'eau qui sillonne plusieurs fois le monde entier et de la traversée, envisagés comme *topoi* symboliques de circulation, de transformation et de passage, le tout en lien avec un imaginaire lyrique et évocateur. Le fleuve devient également une métaphore de notre processus de travail : un espace en mouvement, traversé par des idées et des collaborations, où les frontières entre les disciplines et les rôles se déplacent. Cette notion de traversée traduit ainsi notre volonté de concevoir des projets ouverts, en constante évolution, et fondés sur la circulation des savoirs et des pratiques.

NÉRA est composé de Florencia Balaguer, Émilie Blanchard, Tina Bonny, Timothée Casilli, Morgane Chédotal, Céline Goude, Bégam Nguyen, Paul-Émile Pacheco, Ilaria Palumbo, Genghis Romvos, Eve Sindel, Salimata Ida Traoré.



Les artistes

Malek Abdelmajeed

Malek Abdelmajeed, né en 2005, est étudiant en 3ème année à l'atelier de Dominique Figarella aux Beaux-Arts de Paris. À partir d'objets, d'emballages, de figurines ou de matériaux aux formats industriels qu'il collectionne, Malek Abdelmajeed assemble, modifie et repense, sans jamais trahir, ces éléments d'une culture populaire enfantine. L'artiste ne cherche pas pour autant à les sublimer. Au contraire, il découpe ses figurines Upset Duck, les rouleaux de scotch s'emmêlent dans des écrans de plexiglas trop étriqués, les emballages carton sont rapiécés et raturés au feutre. Tout ceci constitue autant de couches de matières et de traces du geste qui se superposent, dévoilant les failles d'une intimité où cohabitent des impressions duelles. Malek Abdelmajeed déploie ainsi un univers d'un inconfort familial. Il intervient là où ces objets standardisés, qu'il affectionne pourtant, ont échoué à remplir les attentes et les désirs que chacun·es peut y projeter. Ils deviennent touchants grâce à la charge émotionnelle que les gestes et la démarche de Malek Abdelmajeed leur octroie. L'artiste nous propose d'expérimenter cet entre-deux, ce passage dans lequel se fraie l'ambiguïté au cœur d'un quotidien rassurant, en apparence.

Jeanne Beyaert

Jeanne Beyaert intègre l'École nationale supérieure d'Art de Nice - Villa Arson en 2019, puis les Beaux-Arts de Paris en 2023. Dans l'atelier de Dominique Figarella, elle développe une pratique de sculpture et d'installation. Son travail explore la fragilité des corps dans l'espace domestique à travers des figures animales contraintes de s'adapter à un environnement pensé pour l'humain. Ses œuvres mettent en scène une tension entre domination humaine et soumission animale, révélant des situations d'inconfort, voire de violence. Par analogie avec l'enfance, elle interroge aussi la place des êtres vulnérables dans un espace normé par et pour l'adulte.

Antoine Cléret

Antoine Cléret, né en 2001, est étudiant en cinquième année à l'École des Arts Décoratifs - PSL. Son travail part du geste de la collecte : il récupère des fragments d'objets du quotidien - cuillères, gourdes, ustensiles - qu'il réassemble autrement. L'histoire de l'objet persiste sans être convoquée littéralement : ses sculptures habitent en effet un entre-deux, entre ce que l'objet a été et ce qu'il est devenu, entre la

fonctionnalité et sa suspension. La manière dont les œuvres habitent l'espace est également centrale. Elles vont du plus discret au plus imposant, certaines s'étirant jusqu'au plafond, et exigent un engagement physique : il faut s'accroupir, tendre le cou, regarder derrière. Le travail d'Antoine Cléret sollicite autant le corps que l'esprit : il y a du jeu, du leurre, de l'ironie. L'effort pour décoder ces formes est récompensé par le plaisir d'avoir saisi l'humour discret de l'artiste et la surprise de découvrir que ce qu'on croyait reconnaître est déjà devenu autre chose. Le travail d'Antoine Cléret s'inscrit dans le propos de notre exposition par sa capacité à habiter plusieurs formes d'entre-deux, et l'artiste a été également invité à « peupler » le lieu avec des petites pièces. D'une part, ses sculptures demeurent en état de passage, entre ce que l'objet a été et ce qu'il devient. D'autre part, elles déploient une présence spatiale singulière, variant du plus discret au plus monumental, en ajoutant à cette exposition une réelle dimension presque architecturale.

Éléonore Coyola

Née en 2001, **Eléonore Coyola** est étudiante aux Arts Décoratifs - PSL, au sein du secteur Art Espace. Elle a brièvement étudié à la School of the Art Institute de Chicago. Elle se spécialise d'abord en design d'objets, une discipline qui reste au cœur de sa démarche artistique, avant de se tourner vers des matériaux comme le bois, le plâtre, le béton, le métal et le dessin au pastel. Structures texturées en crépi, gouttes de lait et boules de laine, chats aux poils hérissés et silhouettes de toits d'usines pointus : autant d'éléments qui composent l'univers géométrique d'Eléonore Coyola. Dans son œuvre, on retrouve régulièrement des animaux, des plantes, et des éléments naturels. Souvent stylisés, leurs significations sont multiples, et ils paraissent parfois tout droit sortis d'un jeu vidéo.

Anna Giner

Anna Giner a d'abord entamé un double cursus entre l'École des Arts Décoratifs – PSL et les Beaux-Arts de Paris, avant de se consacrer exclusivement à cette dernière, au sein des ateliers de Clément Cogitore et de Dominique Figarella. Elle est lauréate du prix Dior de la Colle Noire cette année. Dans sa pratique artistique, mêlant cinéma et installations vidéo, Anna Giner questionne la place de l'acteur·ice. Elle explore la relation entre l'être et ses représentations, en questionnant le désir qui relie l'individu aux images qui l'entourent et façonnent son identité. Ses formes lumineuses, cinétiques, presque hypnotiques, évoquent la manière dont les personnages fictifs, devenus des modèles

d'identification, sont véhiculés. Ses créations invitent et fixent le regard du spectateur, telles des enseignes ou des lanternes magiques.

Balthazar Gousseff

Balthazar Gousseff est étudiant en cinquième année dans le secteur Art Espace de l'École des Arts Décoratifs – PSL. À travers ses performances et ses installations, il propose des situations où le public devient actif. Il conçoit des dispositifs immersifs où l'atmosphère créée se vit comme une expérience sensible. En jouant avec les ambiances, les présences et les dynamiques collectives, il cherche à créer des moments suspendus, où la frontière entre l'œuvre et ceux qui la vivent s'efface. Son travail s'intéresse également aux champs des possibles, tout ce qu'une personne peut imaginer à partir de ce qui ne se voit pas. Il explore la manière de représenter des situations non vécues en reconstruisant ce qui s'est passé sans y avoir été présent.

Aly Kahtane

Né en 2002, Aly Kahtane est un étudiant de 5ème année dans le secteur Art Espace de l'École des Arts Décoratifs – PSL. Sa pratique englobe des installations sculpturales, qui se font passer pour du mobilier, et des objets-livres. Aly Kahtane convoque des thématiques liées à l'identité, la transmission et l'administration, avec beaucoup de poésie. Ses textes bureaucratiques sont détournés et réécrits, pour finalement être gravés dans le verre ou absorbés par les fibres d'un papier-mouchoir. Cette démarche interroge ce que les institutions produisent, effacent ou laissent en suspens. Si le verre et le métal sont les matériaux qu'Aly Kahtane privilégie, des matières organiques, tel que le papier ou encore le cuir, sont explorées en parallèle dans son travail d'édition. Les créations d'Aly Kahtane se dotent d'une densité mémorielle et d'une présence corporelle intense qui font de ces barres de métal des squelettes d'acier d'une vulnérabilité protégée. Les créations d'Aly Kahtane sont autant les réceptacles d'une mémoire et d'affects personnels que les témoins intimes du processus d'une identité en construction, en proie à un besoin viscéral de légitimité.

Elene Lapiashvili

Elene Lapiashvili, née à Tbilissi en Géorgie, est étudiante en cinquième année à l'École des Arts Décoratifs – PSL, dans le secteur Art Espace. Son travail plastique prend racine dans une mélancolie à la fois douce et douloureuse, nourrie par un trouble intime lié aux souvenirs de l'enfance et de l'adolescence. Elle cherche à revisiter ces périodes passées et à faire ressentir la beauté fragile mêlée de nostalgie qui caractérise le souvenir. Les

espaces et architectures qu'elle explore deviennent les supports de ces expériences, porteurs de traces de vies et d'une tension entre passé et irréversibilité. Ses œuvres matérialisent le passage du temps et oscillent entre perte, désir et quête d'un « chez soi » inaccessible autrement que par la mémoire et l'imaginaire. À travers divers médiums, elle construit un foyer symbolique où se rencontrent son enfance et les incertitudes du présent.

Maëlle Lucas-Le Garrec

Née en 1997, Maëlle Lucas-Le Garrec est étudiante aux Beaux-Arts de Paris au sein de l'atelier de Dominique Figarella et de Julien Creuzet. Elle travaille principalement la sculpture sur bois et le dessin. Dans son travail, Maëlle Lucas-Le Garrec convoque les chants transmis dans les familles bretonnes de génération en génération, jusqu'au changement des modes de vie lié à la mondialisation, au capitalisme et à la disparition de la langue bretonne. Dans ces récits, les animaux, semblables à des créatures magiques, souvent maritimes, interviennent régulièrement pour porter secours aux protagonistes. Ses sculptures évoquent également des berceaux, des landaus, des mobiles : autant de dispositifs que l'on met en place pour raconter des histoires aux enfants.

Justin Marconnet

Justin Marconnet est étudiant en cinquième année dans le secteur Art Espace de l'École des Arts Décoratifs – PSL. À travers une pratique de collecte d'images, de petites choses, d'objets, sélectionnés pour leur qualités formelles et esthétiques, Justin Marconnet questionne le lien entre la vie quotidienne et le travail artistique. Le dialogue que l'artiste entretient avec ces objets devenus formes s'accroît et se complexifie par leur récréation et leur réinterprétation questionnant les traces d'un usage antérieur ou potentiel. Si le corps du spectateur est mobilisé dans la découverte des œuvres, il laisse place à la réflexion où à la rêverie, à laquelle invite le mouvement incessant des sculptures colorées qui pourraient se décliner à l'infini. Ce travail prolixe se refusant à la catégorisation, met en jeu la matérialité, l'écologie, l'économie et l'éthique du travail artistique.

Rada Borissova

Rada Borissova est étudiante en cinquième année dans le secteur Art Espace à l'École des Arts Décoratifs – PSL. Elle développe une pratique interdisciplinaire autour de la revendication identitaire issue de l'intime. Son travail artistique oscille entre sculpture, dessins et installations, proposant une écriture sensible et politique, traversée par des enjeux de mémoire, de transformation et de subversion. Ses œuvres sont souvent situées,

attentives à des contextes spécifiques, et leurs formes puisent dans les qualités de résistance et de fragilité des matériaux, ainsi que dans leurs énergies politiques.

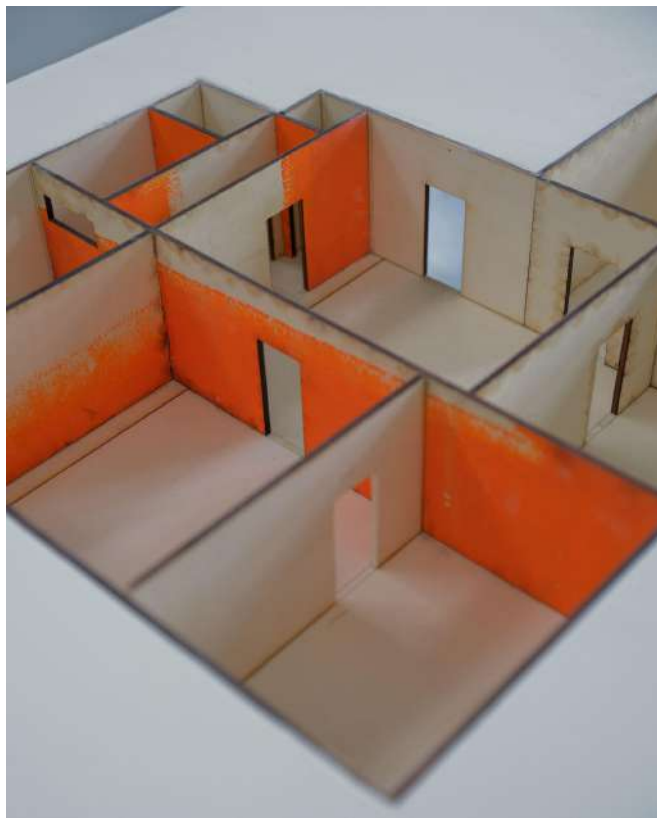
Pierre Sérot

Pierre Sérot est étudiant aux Beaux-Arts de Paris au sein de l'atelier de Dominique Figarella. Son travail s'articule principalement autour du temps : non pas un temps linéaire et progressif, mais un temps circulaire, fondé sur la répétition présente dans certaines pratiques du sacré. Ce temps, il le déplace hors du domaine religieux pour investir celui propre à la figure animale, interrogeant alors nos relations de pouvoir avec le vivant. Une logique de l'entre-deux et de l'ambivalence traverse son œuvre : le soufre, à la fois poison et remède ; la chasse à la glu, violence sans mise à mort ; les contreformes, objets du présent qui portent l'empreinte du passé. Pour lui, la destruction n'est jamais une fin, elle est le passage obligé vers un nouvel état, il est donc partie prenante de l'idée du temps/temporalité.

Les visuels



Maëlle Lucas-Le Garrec (1997 -), *Je n'ai ni désir ni mal*, bois, 205 x 54 x 23 cm, 2026.



Elene Lapiashvili (1999 -), *Looking for a place*, bois, enduit de jointoiment, 155cm x 65 cm x 12 cm, 2023.



Rada Borissova (2002 -) *Drawings*, série de 5 caissons rétro-éclairés, dessins, 2024-2025.



Jeanne Beycart (2000 -), *If there's no future, there's always a memory*, Cadre en verre, plastiline, 40 x 70 x 3 cm, 2024.



Aly Kahtane (2002 -), *Bureau des plaintes*, acier, verre, 84 x 40 x 40 cm, 2025-2026.



Le catalogue

L'exposition donnera lieu à la publication d'un catalogue, pensé comme une extension éditoriale du projet curatorial et comme un espace d'expression, artistique et théorique. Conçu en collaboration avec la graphiste Héloïse Blume, ce catalogue réunira des notices d'artistes, des textes critiques, deux participations d'artistes invité·es, et deux collaborateur·ices – le curateur indépendant Thomas Lemire et l'artiste Shivay La Multiple – ainsi que des visuels des œuvres, afin de conserver une trace du projet tout en prolongeant les questions et les visions évoquées dans l'exposition.

En évoquant la silhouette d'un oiseau à travers les lettres du titre de l'exposition, le bleu de la couverture rappelle le bleu du ciel. À l'intérieur, le poème de l'artiste Shivay La Multiple traverse l'ensemble du catalogue dans un orange vif et lumineux, devenant à proprement parler une traversée. La quatrième de couverture reprend à son tour cet orange, bouclant ainsi le dialogue chromatique. Le choix de couleurs brillantes avait fait l'unanimité dès la phase de conceptualisation du projet, intimement lié à une volonté d'exprimer la joie et la gaieté, que la graphiste, Héloïse Blume, a su saisir avec ses propositions graphiques.



Proposition graphique ©Héloïse Blume



c. 190 p.

11 x 17 cm

400 exemplaires

26 juin 2026

Disponible sur demande

Les artistes invité·es :

Mariana Escobar

Mariana Escobar est étudiante au sein de l'atelier de Dominique Figarella aux Beaux-Arts de Paris. Elle crée Fringues de Dingues (FDD) qui est une personne morale, un artiste fictif. C'est un outil de travail, à la manière d'un département de recherche. Initialement conçu comme un projet de mode, FDD a progressivement pris la forme d'une fiction. C'est un espace d'échanges — de paroles, de pratiques et de formes. FDD peut être une collection de mode, une affiche publicitaire, une artiste, une styliste, une make-up artist, une micro-célébrité Instagram, une édition, un showroom, une archive, une entreprise, une sculpture, une peinture, un dessin, etc.

Éloi Rudelle

Éloi Rudelle est étudiant en cinquième année dans le secteur Art Espace de l'École des Arts Décoratifs – PSL. Artiste engagé, Éloi Rudelle explore la place qu'occupent les enfants dans la société. Pour cela, les récits, images et imaginaires, qui influencent notre perception de l'enfance, sont interrogés. Son travail mêle performances, lectures et exercices collaboratifs, créant des espaces de rencontre et de participation active. Il organise également des événements centrés sur la visibilité lesbienne, favorisant des rencontres et des formes de création affranchies des normes patriarcales. Son approche artistique se veut joyeuse, radicale et collective, offrant de nouvelles manières d'exister, de créer et de partager des imaginaires communs.



Programmation autour de l'exposition

L'exposition *Je laisserai voler toutes sortes d'oiseaux chez moi* s'accompagne de deux temps forts de programmation.

Le soir du vernissage, le 26 juin, Balthazar Gousseff présentera *Chants*, une performance qui ouvrira pleinement l'exposition. La soirée se prolongera avec un DJ set au Salon Bleu à partir de 20h.

Le samedi 4 juillet, le collectif NÉRA proposera une journée de rencontres autour de l'exposition : une visite commentée à 15h30, une table ronde pour prolonger les questions ouvertes par les œuvres à 16h15, et un atelier adulte invitant le public à remodeler et chérir un objet du quotidien à 17h15.

Tout au long de la période d'exposition, des visites de groupe tous âges seront organisées, accompagnées d'ateliers conçus par plusieurs artistes de l'exposition.



Nos partenaires et nos financements

Notre projet d'exposition s'inscrit dans le cadre du Master 2 professionnel « L'art contemporain et son exposition » de Sorbonne Université. Il a été réalisé grâce au soutien de nos partenaires et collaborateur·ices et de plusieurs institutions et structures culturelles engagées dans l'accompagnement de la jeune création contemporaine.

Créé en 2000, le Master 2 professionnel « L'art contemporain et son exposition » s'est imposé comme l'une des formations de référence en France dans le domaine des pratiques curatoriales et des métiers de l'art contemporain. Dirigé par l'historienne de l'art et maîtresse de conférences Isabelle Ewig, le programme associe enseignement théorique, immersion professionnelle et conception d'une exposition collective, ainsi que la publication d'un catalogue d'exposition, chaque année réalisée par les étudiant·es. Développé en partenariat avec l'École des Arts Décoratifs – PSL et les Beaux-Arts de Paris, ce projet pédagogique favorise le dialogue entre jeunes commissaires et artistes émergent·es, dans un cadre d'expérimentation pratique et d'apprentissage.

Le collectif est accompagné dans ce projet par les enseignant·es et professionnel·les Claire Le Restif, historienne de l'art, curatrice et directrice du Centre d'art contemporain d'Ivry - Le Crédac et Clément Dirié, historien et critique d'art et éditeur spécialisé en art contemporain, dont la direction curatoriale et éditoriale et les approches critiques et institutionnelles ont nourri la réflexion du collectif tout au long de ce projet.

L'exposition réunit ainsi douze artistes issu·es de l'atelier de l'artiste Dominique Figarella des Beaux-Arts de Paris, et du secteur Art Espace de l'École des Arts Décoratifs – PSL, où interviennent les artistes Sarah Tritz et Kristina Solomoukha, ainsi que le théoricien de l'art Paul Sztulman. Ces deux institutions majeures de l'enseignement artistique en France constituent aujourd'hui des lieux essentiels de formation, de recherche et d'expérimentation pour la jeune création contemporaine. Le projet bénéficie également du soutien financier des écoles partenaires, qui accompagnent la production du catalogue et de l'exposition, en soutenant ainsi les artistes.

Le projet est accueilli cette année par le Centre d'Art Contemporain d'Alfortville - La Traverse. Espace fondé en 2014 par Bettie Nin et Cédric Taling, fait dialoguer les arts plastiques avec les autres disciplines, et s'engage dans une programmation stimulante et inclusive. À l'occasion de cette exposition, le centre d'art accompagne également le projet sur le plan de la production, notamment à travers l'impression des supports de



communication, ainsi que le soutien logistique lié au transport et à l'installation des œuvres.

Le nom même de La Traverse est entré dans la conversation presque par accident, avant de s'imposer comme une résonance profonde avec les idées et les sources qui nourrissent le projet. Il fait notamment écho à la pensée de Jean-Godefroy Bidima, dont le concept de *traversée* désigne un mouvement de passage, de mise en relation, un espace de dialogue entre des univers distincts, ce qui a guidé les débuts des démarches du collectif.

L'équipe de La Traverse et le collectif se retrouvent autour d'engagements communs : une attention portée aux publics jeunes, une volonté d'inclusivité dans la façon d'aborder et de présenter la création contemporaine, et une conviction que l'art peut être un espace de rencontre accessible à toutes et tous. C'est dans cet esprit que le partenariat a pris forme, comme une véritable communauté de valeurs.

Le Collectif NÉRA a bénéficié du soutien financier du programme Initiatives Étudiantes du FSDIE de Sorbonne Université, ainsi que de la Maison Étudiante, notamment à travers le dispositif Kit Asso 1, qui accompagne les projets portés par les étudiant·es. Le projet a par ailleurs reçu le soutien de HelloAsso à travers une campagne de financement participatif, ainsi que plusieurs contributions et dons personnels. Parmi eux figure le soutien de *Curate It Yourself*, ancien collectif curatorial fondé par des étudiant·es du master, témoignant d'une transmission et d'une solidarité entre les différentes promotions au sein de la formation.





Informations pratiques

Centre d'art contemporain d'Alfortville - La Traverse

Co-fondatrice et directrice : Bettie Nin

Co-fondateur et régisseur : Cédric Taling

Chargées des publics et de la médiation : Mathilda Michel (Pôle Société & Environnement) et Sandrine Paraire (Pôle Handicap)

Assistant chargé des publics et de la médiation : Arthur Aveline

Commissariat : NÉRA

Vernissage : 26 juin 2026 – 18h

Finissage : 11 juillet 2026

Horaires : du mardi au samedi, 12h-19h – mercredi 16h-19h

Entrée : libre



Contacts

- Informations complémentaires
masterace2526@gmail.com
- Administration :
admin.nera@gmail.com
- Communication, Programmation, Médiation
contact.collectifnera@gmail.com
- Édition
edition.nera@gmail.com

Instagram : @collectif.nera